

AU PALACE

CE SOIR...

J'avoue être incapable de m'intéresser à la beauté d'un lieu, s'il n'y a pas des gens dedans (je n'aime pas les musées vides); et réciproquement, pour découvrir l'intérêt d'un visage, d'une silhouette, d'un vêtement, pour en savourer la rencontre, j'ai besoin que le lieu de cette découverte ait, lui aussi, son intérêt et sa saveur. Voilà peut-être pourquoi le Palace me séduit. Je m'y sens bien. C'est moderne, très moderne ? Et pourtant j'y retrouve le vieux pouvoir de la véritable architecture, qui est conjointement d'embellir les corps qui marchent, qui dansent, et d'animer les espaces et les édifices.

De nos jours, les théâtres meurent facilement. La salle où j'ai vu pour la première fois du Beckett est aujourd'hui un garage ; d'autres salles deviennent des cinémas, font place à des immeubles. Le Palace est un théâtre sauvé; d'abord parce qu'on y donnera des spectacles; ensuite parce que, du théâtre qu'il fut à l'origine (et à plusieurs reprises), tout est préservé: la scène, le rideau, le balcon, le parterre, transformé en beau parquet, mais d'où l'on pourra voir le spectacle, debout ou assis sur des coussins, les larges accès de velours rouge : émotion de toujours : monter un escalier et déboucher sur un lieu vaste, traversé de lumières et d'ombres, entrer brusquement, comme un initié, dans le sacré de la représentation (même et surtout lorsque, comme ici, le spectacle est dans toute la salle). *Théâtre* : ce mot grec vient d'un verbe qui veut dire «voir». Le Palace est bien un lieu dévoué à la vue : on passe son temps à regarder la salle; et, lorsqu'on revient de danser, on regarde de nouveau.

Le Palace est bien proportionné. Cela veut dire *qu'on n'y a pas peur* (on y dormirait volontiers): trop petit, un théâtre étouffe; trop grand, il glace. On peut y circuler de haut en bas, changer de lieu selon le caprice - liberté toujours frustrée dans les autres' théâtres, où chacun est assigné à une place, celle de son argent. Pourtant, la liberté ne suffit pas à faire un bon espace. Certaines expériences ont montré que la petite souris blanche manifestait une grande anxiété lorsqu'on la plaçait dans une arène vide, dénuée de tout repère. Pour me sentir bien dans un espace, il faut en effet que je puisse aller d'un repère à l'autre, habiter aussi bien un coin qu'une plate-forme, et, tel Robinson heureux sur son île, aller confortablement d'une maison à l'autre. Au Palace, les lieux familiers sont multipliés : salon pour bavarder, bars pour accueillir, se reposer entre deux danses, belvédère pour plonger, au-delà de l'échelonnement des balustrades, sur l'immense spectacle de la danse des lumières et des corps. De chaque endroit où je me poste, j'ai l'impression amusante d'occuper une sorte de loge impériale, d'où je commande aux jeux.

Le grand matériau de l'art moderne, de l'art quotidien, n'est-il pas aujourd'hui la lumière ? Dans les théâtres ordinaires, la lumière est au loin, aplatie sur la scène. Au Palace, c'est tout le théâtre qui est la scène ; la lumière occupe là un espace profond, à l'intérieur duquel elle s'anime et joue comme un acteur : un laser intelligent, à l'esprit compliqué et raffiné, tel un montreur de figurines abstraites, produit des traces énigmatiques, aux mutations brusques : cercles, rectangles, ellipses, rails, filins, galaxies, torsades. La chose notable n'est pas la prouesse technique (cependant encore rare à Paris), mais l'apparition d'un art nouveau, dans son matériau (une lumière mobile) et dans sa pratique ; car il s'agit en somme d'un art public, en ceci qu'il s'accomplit au milieu du public, et non devant lui, et d'un art total (vieux rêve grec et wagnérien), où se combinent les scintillations,

les musiques et les désirs. Cela veut dire que l' «art», sans rompre avec la culture passée (la sculpture de l'espace au laser peut très bien rappeler des tentatives plastiques de la modernité), s'éploie hors des contraintes du dressage culturel : libération scellée par un nouveau mode de consommation : on regarde les lumières, les ombres, les décors, mais aussi on fait autre chose en même temps (on danse, on parle, on se regarde) : pratique connue du théâtre antique.

Au Palace, je ne suis pas obligé de danser pour nouer avec ce lieu un rapport vivant. Solitaire, ou du moins un peu à l'écart, je puis « rêver ». Dans cet espace humanisé, je puis m'écrier à un moment : « Comme tout ceci est étrange ! » Étrange l'ancien rideau de scène, où je lis une publicité imagée de la *French Line* : Le Havre-Plymouth-New York (bizarre: dans cette chaîne de lieux, c'est Plymouth qui me fait rêver : peut-être le mythe romantique de l'escale?). Étranges les danseurs sombres (par l'effet de la contre-lumière) dans le brouillard qui couvre par instants la piste, articulés comme des pantins sous un plafond de rayons verts et rouges. Étrange le miroir basculant. Étranges les fresques bistres, vaguement grecques, qui courent comme une sagesse un peu rétro le long de la frise.

Le Palace n'est pas une « boîte » comme les autres : il rassemble dans un lieu original des plaisirs ordinairement dispersés : celui du théâtre comme édifice amoureusement préservé, jouissance de la vue; l'excitation du Moderne, l'exploration de sensations visuelles neuves, dues à des techniques nouvelles; la joie de la danse, le charme de rencontres possibles. Tout cela réuni fait quelque chose de très ancien, qu'on appelle la Fête, et qui est bien différent de la Distraction : tout un dispositif de sensations destiné à rendre des gens heureux, le temps d'une nuit. Le nouveau, c'est cette impression de synthèse, de totalité, de complexité: je suis dans un lieu qui se suffit à lui-même. C'est par ce supplément que le Palace n'est pas une simple entreprise,

mais *une oeuvre* et que ceux qui l'ont conçu peuvent se sentir à bon droit des artistes.

Proust aurait-il aimé ? Je ne sais : il n'y a plus de duchesses. Pourtant, me penchant de haut sur le parterre du Palace agité de rayons colorés et de silhouettes dansantes, devinant autour de moi dans l'ombre des gradins et des loges découvertes tout un va-et-vient de jeunes corps affairés à je ne sais quels circuits, il me semblait retrouver, transposé à la moderne, quelque chose que j'avais lu dans Proust: cette soirée à l'Opéra, où la salle et les baignoires forment, sous l'il passionné du jeune Narrateur, un milieu aquatique, doucement éclairé d'aigrettes, de regards, de pierreries, de visages, de gestes ébauchés comme ceux de déités marines, au milieu desquelles trônait la duchesse de Guermantes. Rien qu'une métaphore en somme, voyageant de loin dans ma mémoire et venant embellir le Palace d'un dernier charme : celui qui nous vient des fictions de la culture.

Roland Barthes

Mai 1978, *Vogue-Hommes*, n° 10

oOo